

Il est d'étranges destins...

Fernand Ouellette

Volume 2, Number 3-4 (9-10), May–August 1960

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59722ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ouellette, F. (1960). Il est d'étranges destins.... *Liberté*, 2(3-4), 149–153.

Il est d'étranges destins ...

FERNAND OUELLETTE

Il est d'étranges destins qui parfois nous frôlent en entraînant l'espace derrière eux. Notre milieu s'amenuise. Et la pesanteur de notre rythme nous enracine. Devant ces êtres qui viennent d'un monde où la liberté et le défi au temps ont force de loi, notre quotidien lent et triste nous apparaît d'autant plus insensé et mortel. Il n'est peut-être pas vain de confronter notre mouvement avec le leur, pour découvrir la portée des hommes qui vont sur le globe d'un pôle à l'autre. Cela nous aidera à mieux saisir le rythme aérien de ceux qui semblent immobiles. Car, en définitive, la liberté a sans doute beaucoup plus besoin d'esprit que d'espace. Et ce qui fait la magie du destin d'Alain Grandbois, c'est que la poésie de son regard a su s'accorder aux dimensions de son espace vital.

Derrière Alain Grandbois, parmi ses lointains ancêtres, il y avait des coureurs de bois que la passion de l'aventure et le sens farouche de leur individualité brûlaient. Ce n'est pas par hasard que Grandbois écrira son premier livre sur Louis Jolliet. Le père de celui-ci est l'un des visages qui surgissent à l'origine de la famille Grandbois. Cependant les premiers ancêtres qui vinrent en Nouvelle-France, vers 1635, se nommaient Guilbeault. Ce n'est que deux cents ans plus tard que l'un des frères Guilbeault qui possédait d'immenses terres à bois fut surnommé Guilbeault de Grandbois. Le surnom s'imposa.

L'arrière-grand-père du poète, Jérôme Grandbois, était venu de Sainte-Anne de la Pérade pour s'établir à Saint-Casimir de Portneuf. C'est ainsi que, le 25 mai 1900, naîtra à Saint-Casimir Alain Grandbois, premier fils d'Henri Grandbois et de Bernadette Rousseau.

On peut difficilement évoquer la jeunesse du poète sans mettre en relief l'influence de son grand-père paternel: Michel-Adolphe. Il avait délaissé père et mère à l'âge de dix-huit ans pour rencontrer le monde. Il avait connu les pirates. Il s'était rendu jusqu'en Australie. Au bout de dix ans, il revint riche et chargé d'objets mystérieux. Le jeune Alain était le seul de la famille qui s'enivrait des histoires du grand-père. Il l'écoutait pendant des heures, prolongeant par l'imagination les récits légén-

daïres de l'aïeul. Lorsque celui-ci mourut, Alain n'avait que huit ans. Devant ce vide, la perception de la solitude des êtres s'appesantit sur lui. Oh! Il avait bien des frères et soeurs, mais ceux-ci étaient beaucoup trop jeunes pour l'accompagner dans ses rêves. Les garçons du village? Comment auraient-ils pu le comprendre, lui qui déjà lisait furtivement les Balzac de la bibliothèque paternelle. Son père était inaccessible. Très religieux et même puritain, il avait un sens mystique de la discipline. Et toujours il se taisait derrière sa pudeur héréditaire. Quand l'obstacle était énorme et le coeur trop triste, c'est auprès de sa mère qu'il se réfugiait.

Il commença ses études officielles au couvent des Soeurs de la Providence. Par la suite, il fréquenta durant deux ans le collège des Frères des Ecoles chrétiennes. Toutefois, d'une nature assez malade, il ne suivit jamais très assidûment les cours. En 1911, ses parents le placèrent au Collège de Montréal. Mais Alain Grandbois s'évada au bout de huit jours. On le retrouva à La Tuque. Devant un tel désir d'indépendance, son oncle, l'abbé Joseph-Emery Grandbois, lui obtint le droit de se présenter aux examens du Petit Séminaire de Québec. Alain passa ainsi son temps sur l'île Claire, une île du domaine familial, à chasser le matin et à lire l'après-midi. Il n'avait qu'à bien étudier quelques jours avant l'examen, et le reste n'était qu'un jeu pour lui.

A seize ans, il voulut s'engager dans l'aviation. Mais après l'examen médical d'usage, il fut refusé. Alors on décida de l'envoyer à Saint-Dunstan University, dans l'île du Prince-Edouard. A l'insu de ses parents, le fougueux Alain préféra s'installer à Charlottetown avec deux amis.

Après son baccalauréat, il visita le Canada jusqu'à Vancouver. Ce voyage qui devait durer trois mois, se termina au bout de six mois. Fasciné par les chevaux, Alain s'était attardé près de Prince-Albert. Un peu plus tard, il s'inscrivit à la Faculté de droit de l'Université Laval. Il se soumettait ainsi au désir de son père qui, sans le contraindre, lui avait demandé d'obtenir un diplôme universitaire. Car Alain avait rencontré à Florence un vieux sculpteur et ce contact l'intéressait beaucoup plus qu'une leçon de code civil. Un voyage en Europe, pendant l'été, était presque une tradition dans sa famille. Après quelques années de voyages coupés d'examens, grâce à son extraordinaire mémoire visuelle, Alain Grandbois fut premier aux examens du Barreau.

En 1922, il s'installa à Paris pour deux ans. Il avait reçu de son grand-père voyageur, une somme assez fabuleuse, en tant qu'aîné de la famille et son favori. Sa vraie vie de poète et d'homme libre pouvait maintenant commencer. Pendant ce séjour, il fit ses premières incursions en Afrique du Nord. C'est à cette époque qu'il rencontra Marcel Dugas, Robert de Roquebrune,

Parizeau et Jules Bazin. Marcel Dugas, dans son livre intitulé *APPROCHES*, a évoqué ses rencontres avec Grandbois: *"Je le vis tous les jours, dit-il, au café des Deux Magots. Le samedi, nous allions à la Coupole boire du lait. Un lait aromatisé, plein d'épices, que nous préparait une fille céleste préposée à l'établissement; c'était à l'heure où les lions vont boire. Comment ne pas suivre un si noble exemple, et nous étions encore jeunes."* Cependant Alain Grandbois ne se mêlait pas aux milieux littéraires parisiens. S'il écrivait des poèmes, il n'avait aucune intention de publier. Il a conservé ses premiers poèmes écrits vers l'âge de huit ans, dans une cassette de fer. Il aimait écrire un poème, comme on voyage et l'on mange. C'était une manifestation de sa vie.

En 1928, il visita Moscou. Encore aujourd'hui, il a gardé l'impression d'une ville grise où les gens fuyaient l'étranger. Rivé au guide officiel, il ne pouvait visiter qu'un hôpital après l'autre. Et comme il n'était qu'un simple touriste, il devait surveiller sans cesse ses paroles et sa correspondance.

De retour à Paris, par hasard, il rencontre Blaise Cendrars, son frère poète, qui lui aussi savait bourlinguer comme nul autre. Ensemble ils firent plusieurs promenades dans Paris.

Vers 1929, Alain Grandbois établit son pied-à-terre à Port-Cros, une île en face de Toulon. Il s'était lassé de Paris et de l'esprit provincial des quartiers parisiens. C'est de Port-Cros qu'il partait pour telle région d'Asie ou d'Europe. Il nous est impossible de suivre les pas du poète durant ces années-là. Il a vu trop de peuples et de lumières différentes. En 1930, il se rendit aux Indes. Ebloui par la qualité de son art, il n'aima pas son paysage. L'excessif et l'aspect spectaculaire de sa misère heurtaient sa pudeur. Au retour, il fit escale à Tahiti. Mais l'île était vraiment trop magnifique pour y demeurer. Même le soleil finit par saturer. Il revint à Port-Cros. C'est là qu'il retrouvait le silence et la solitude. Il pouvait s'abandonner au plaisir de la lecture ou de la natation. Aimant tout de la vie, il avait un faible pour ces facettes de la vie que les intellectuels dédaignent: les courses d'automobiles et la boxe.

À Paris, en 1933, il publia chez Messein sa première oeuvre: *NE A QUEBEC*. Marcel Dugas fut témoin de cette parution. *"J'ai vu naître NE A QUEBEC, nous raconte-t-il, et ce fut une de mes joies. Il naquit en l'an de grâce 1933, rue Racine, vers six heures de l'après-midi. J'y assistais! Les livres sont comme les enfants, on peut prendre plaisir à les voir éclore."*

"Il eut une certaine difficulté à voir le jour, et cela dépendait de son auteur. L'été était si beau, et l'auteur se montrait volontiers distrait. Il aimait à flâner, à fumer une cigarette au Luxembourg, à se promener le long des quais, à boire un café à la ter-

rasse des Deux Magots, sans parler des autres distractions qui sont le pain quotidien d'une grande ville comme Paris. M) Grandbois y sacrifiait... Et la parution de NE A QUEBEC retardait. Enfin, elle eut lieu sous les trompettes de l'amitié et des cris qui montaient de la rue. Cet enfant fut baptisé à Montparnasse, à la Coupole, si ma mémoire est bien exacte."

La même année, Grandbois partit pour la Chine, le Mandchoukouo, Vladivostock et le Japon. Il préférait les petits cargos et les petits ports. S'il prenait parfois un paquebot, c'était pour pouvoir se reposer. A Hankéou, en Chine, paraît, en 1934, son premier recueil de poèmes, tiré à 150 exemplaires. Mais l'édition fut perdue lors du naufrage d'une jonque. Un seul exemplaire, qu'il avait envoyé au Canada, fut sauvé. C'est Alain Grandbois qui maintenant le possède.

Il fut ensorcelé par la Chine. Là-bas il se sentait vraiment libre. Pékin demeure l'une des deux ou trois villes où il aurait voulu fixer sa résidence. En Chine, il a senti la fragilité du destin personnel, l'angoisse et le doute devant notre conception occidentale de l'individu. Dans cette masse qui meurt et se multiplie, cette masse aux prises avec la faim et les grandes épidémies, quel est le poids d'une personne, se demande-t-il?

Quant au Japon, Grandbois l'aurait peut-être aimé autant que la Chine, si les Japonais n'avaient été si polis pour lui, si gentils et au fond si encombrants.

En 1935, par goût du risque, il s'engagea dans la guerre d'Espagne à côté des Républicains. On n'exigeait pas de certificat médical. L'année suivante, il retourna à Port-Cros pour repartir de nouveau pour l'Espagne et l'Italie.

A Berlin, en 1937, nous le retrouvons sur le balcon d'une chambre d'hôtel, surveillant avec des lunettes d'approche un homme, haut de six pouces, qui harangue la foule. C'était l'une de ces nombreuses manifestations où Hitler hypnotisait la masse par le magnétisme de sa personne et de ses idées.

Après un court séjour à Port-Cros, devant l'imminence de la guerre, Alain Grandbois s'embarqua pour le Canada. Il s'installa d'abord à Montréal, puis à Québec pour un an. Il se retira ensuite à Deschambault de Portneuf pendant trois mois, où, avec patience et discipline, il écrivit son troisième ouvrage: **LES VOYAGES DE MARCO POLO**. Cette oeuvre lui méritera, en 1942, son premier prix David. De retour à Montréal, il travailla à la Bibliothèque Saint-Sulpice. C'est là qu'il rédigea les nouvelles de son quatrième livre intitulé: **AVANT LE CHAOS**. Ces nouvelles étaient d'abord destinées à "*La Revue Moderne*". Par la suite, devant la pression de ses amis, il se laissa convaincre de les grouper en un volume qui paraîtra en 1945. Au même moment, il

commençait à écrire pour la radio. Quelques années plus tard, en 1951, il nous donnera ainsi une série de textes intitulée "*Visages du monde*" qui passeront au réseau français de Radio-Canada.

En 1942, il voulut s'engager comme correspondant de guerre. Mais de nouveau, il fut refusé pour raisons de santé. Il publia, deux ans plus tard, **LES ILES DE LA NUIT**, son deuxième recueil de poèmes, orné de cinq dessins originaux de Pellan. Cette oeuvre lui valut son second prix David.

A la demande de son ami Victor Barbeau, il participa, la même année, à la fondation de l'Académie Canadienne-française. Puis il collabora à plusieurs revues dont **POESIE 46** et **LIAISON**. Après la parution de son troisième recueil de poèmes, **RIVAGES DE L'HOMME**, en 1948, on lui décernera le prix Duvernay, et quelques années plus tard, en 1954, il recevra la médaille Lorne Pierce de la Société Royale du Canada.

Boursier de la Société Royale, en 1955, il retourna en Europe pour la première fois depuis son arrivée au Canada. René Garneau profitera de cette occasion pour le présenter, avec Ringuet, à la Société des gens de Lettres de France. Deux ans plus tard, il publiera aux Editions de l'Hexagone son quatrième recueil de poèmes: **L'ETOILE POURPRE**. Boursier du Conseil des Arts, il vient de s'embarquer de nouveau pour l'Europe.

L'affirmation de son indépendance et l'accueil de la vie me semblent les forces prédominantes du destin d'Alain Grandbois. Il a consacré deux ouvrages à deux grands explorateurs. Plus que des héros de son enfance, ils sont pour lui des frères de sang. Car Grandbois aurait pu aussi bien devenir un explorateur qu'un savant ou un peintre. Il a choisi la poésie parce que son goût du voyage et sa santé lui permettaient ce choix. Né asocial, imprégné d'une enfance heureuse, ayant des parents qui évitaient d'affronter son individualisme, il est né pour le merveilleux. Pendant que les autres piétinaient, Grandbois traversait le désert de Gobi. Il est donc normal que ses oeuvres nous apportent une conscience de l'exotique, une vue sur le monde absolument unique dans notre littérature. Toutefois Alain Grandbois n'est pas poète parce qu'il a voyagé. Il l'est de naissance. Et il a su préserver cette acuité de la sensibilité et de l'imagination qui crée le poème. Lui qui fut si indépendant, si étranger aux clans des hommes de lettres, il reçut presque tous les honneurs parce que son oeuvre frappait la fosse de notre littérature comme un soleil. Et comme les jeunes poètes sont aimantés par un soleil d'or ou d'ébène, ils l'ont accueilli comme leur frère. En lui, ils percevaient la liberté vivante, la palpitation du monde. Un souffle de cosmos consumait nos petites visions, nos petites libertés et nos petits horizons. Avec lui, le vivant, le poème et l'esprit devenaient au Québec, ce qu'ils étaient partout ailleurs, des domaines infinis.

Fernand OUELLETTE